

AU PRINTEMPS, une jeune femme vint s'installer dans l'appartement du rez-de-chaussée. Elle était arrivée par le trottoir qui longeait les jardins, elle portait deux grandes valises et un sac à l'épaule. Les valises devaient être lourdes car elle s'était arrêtée plusieurs fois, elle les avait posées, et avait repris sa respiration en jetant un coup d'œil aux façades des grandes maisons de la longue rue. Elle avait sorti une feuille de son sac, regardé le numéro du bâtiment et continué sa marche.

Un peu plus tôt, Danijel, à la fenêtre, avait observé le train qui entraît lentement en gare, ensuite il avait entendu le halètement de la locomotive qui s'arrêtait, il l'avait entendue siffler et mugir dans un panache de vapeur. C'était un dimanche matin calme, un homme battait un tapis dans la cour ; ses coups à plat soulevaient des nuages de poussière qui le faisaient tousser bruyamment.

Elle arriva de Carinthie par le train du matin et elle entra dans la cour de la maison à la façade rouge

délavée par le temps et fissurée par les bombardements. Danijel courut jusqu'à la fenêtre de la cuisine, à l'autre bout de l'appartement. L'appartement était vide, c'était dimanche, sa mère était probablement à la messe, le père avec ses amis, sans doute à l'auberge, son frère était à l'armée. Il vit une jeune femme aux cheveux blonds avec un petit col blanc, elle était dans la cour et parlait à un homme d'un certain âge. Au camarade du bureau du logement qui encaissait les loyers et louait les appartements. L'homme mit ses lunettes et regarda attentivement ses papiers. Puis il empoigna une des valises et tous les deux entrèrent dans la maison.

Pendant un moment, le bruit du déplacement des meubles dans l'appartement du rez-de-chaussée se mêla aux sons de la radio du dimanche en provenance des autres logements. Le camarade de l'administration aidait la jeune femme à bouger armoires et tables. Environ une heure plus tard, Danijel vit le fonctionnaire partir, son porte-documents serré sous le bras, il alluma une cigarette en marchant.

La nouvelle locataire resta seule.

Son arrivée n'avait rien de spécial, raconte Danijel, ces années-là, beaucoup de gens venaient en ville chercher un appartement. Certains avaient quitté la maison rouge, d'anciens propriétaires avaient été expulsés, de nouveaux habitants arrivaient. Sa famille, elle aussi,

avait déménagé ici il y a quelques années, quand, pour ses faits de guerre et par l'entremise de la Ligue des combattants, on avait accordé à son père un logement plus grand. Danijel ne se souvenait pas du précédent, dans la vieille ville, il était trop jeune, de celui-ci non plus, le nouveau, il ne se souvenait pas du temps où il portait encore les traces des bombardements, sûrement sans vitres aux fenêtres et sans meubles.

Quand la jeune demoiselle a emménagé, dit-il, c'était déjà tout à fait différent, beaucoup mieux, les fenêtres avaient des vitres, les meubles étaient neufs, il y avait du charbon dans la cave et, dans la resserre, on trouvait aussi un tas de pommes de terre et un tonneau de chou aigre. Sur les fourneaux, ça bouillonnait dans les cocottes, le soleil d'avril brillait, par les fenêtres ouvertes, ici et là, déboulaient des valse et bondissaient des polkas. Ça sentait l'oignon frit, l'ail, les pommes de terre et le rôti du dimanche.

Son arrivée au mois d'avril n'avait à vrai dire rien de spécial. Mais les événements qui ont suivi cet été-là et cet automne-là, raconte Danijel, ont été si violents qu'ils l'avaient complètement submergé. Il est arrivé quelque chose qui m'a complètement accaparé, dont je ne pouvais détourner le regard, qui m'a empoigné, quelque chose d'inconnu, une force, une maladie, un bonheur tout à la fois. Quelque chose qui s'est installé, ne m'a pas lâché, qui a fait palpiter la vie en moi. Des années plus tard, elle se déchaînera une nuit, en rêve, tel un

animal étrange, tantôt gentil, tantôt sauvage et finalement effrayant.

Aujourd'hui, dit Danijel, je sais que c'est la grande histoire de la vie, elle se déroule sous de nombreuses variantes depuis le commencement du monde. On en trouve des fragments, en quelques lignes, dans la chronique du journal local, là où sont traitées les affaires de justice et de police. C'est là qu'à l'automne, on a trouvé le nom de la jeune demoiselle. Le printemps qui l'avait amenée en même temps que les premiers vents chauds s'était éloigné depuis belle lurette par-delà les montagnes, quelque part vers le sud. Et l'été chaud, plein d'événements tumultueux, s'était d'abord rabougri avant de claquer la porte avec fracas et de nous enfermer dans des soirées prématurément sombres, coiffées par un ciel bas. Seul le nid chaud des appartements nous isolait du monde où les rues étaient couvertes d'une neige humide, écrasée par de multiples piétinements. Dans ces logements couvoirs, derrière les fenêtres closes brouillées par la vapeur qui s'élevait des cocottes clapotantes sur les cuisinières arrivaient par la radio des informations sur les Russes qui volaient dans l'immensité inconnue de l'univers, c'est-à-dire là où se déploie le royaume céleste. Arrivaient aussi dans le journal des photos du vaisseau *Vostok* et d'hommes portant des sortes de vêtements de plongée et de casques qu'on appelait des scaphandres. Les journaux atterrisaient sur les tables des cuisines et des salles de séjour, détremvés comme

leurs distributeurs, eux aussi mouillés jusqu'aux os, pour avoir en courageux messagers du monde extérieur, traversé à vélo d'épais rideaux de neige humide.

C'est par un soir d'automne finissant que le nom d'Helena M. se retrouva dans le journal. Celui des cosmonautes était à la une, et le sien à la dernière page, dans la chronique des faits divers ; en ces sombres soirées, c'était bien plus intéressant à lire que les nouvelles concernant les Russes qui volaient dans le ciel. À côté du sien, il y avait aussi le nom de Jožef D. et de Ljubo V. Avec les initiales des noms, car on ne doit pas parler des gens qui sont suspectés d'avoir commis des actions criminelles tant que les faits ne sont pas prouvés. Comme si les lecteurs du journal ne savaient pas de qui il s'agissait. Nous savions tous, dit Danijel, qu'il s'agissait bien d'Helena, la jeune femme qui, au printemps, était venue habiter l'appartement vide du rez-de-chaussée. Les gens savent toujours tout sur tout le monde, qu'on soit dans une ville ou un village, un petit ou un grand pays.

Mais ça, c'était en automne. Quand elle était arrivée, c'était le printemps.

Je me suis toujours demandé, continue Danijel, pourquoi, dans les livres russes que me prêtait le professeur Fabjan, le héros du roman voyageait en calèche dans une ville sans nom. Disons « dans la ville de N. qui se trouve dans la goubernie de N. ». Peut-être pour que les lecteurs ne puissent pas reconnaître les gens réels et les événements réels dans le roman, les calomnier, avoir

pour eux une feinte compassion ou bien s'en moquer. De toute façon, ça me semblait bizarre.

– Qui pourrait les reconnaître dans l'immense Russie, même s'ils écrivaient le véritable lieu où on achetait et où on vendait les âmes mortes ? demandai-je au professeur Fabjan. Qui le saurait ?

– Tu as peut-être raison, dit le professeur, nous nous connaissons tous dans notre petit pays, c'est pourquoi ça te semble si bizarre. Mais réfléchis : est-ce que, ce faisant, l'écrivain ne voulait pas dire que ça aurait pu se passer n'importe où dans son grand pays ?

C'est exactement ce que moi aussi je veux dire, continue Danijel, ça aurait pu se produire n'importe où dans notre pays, c'est ainsi qu'on vivait et ce genre de choses s'est passé dans le monde que j'ai connu et qui n'est plus. Et j'ai même envie de dire que ça aurait pu arriver n'importe quand, de telles choses, belles et terribles, se sont produites de tout temps, par exemple dans la biblique Guivéa ou à la cour du roi David.

Moi aussi, dit Danijel, tout comme cet auteur russe, je préférerais raconter que tout ça a eu lieu dans une ville inconnue, M., dans la goubernie yougoslave de S., quelque temps après la guerre, pendant les quelques mois calés entre le printemps et l'automne de cette année-là – donc autrefois, il y a longtemps, au vingtième siècle. Surtout parce que je n'affirme pas que tous les événements sont réels, qui sait, certains ne se sont peut-être produits que dans ma tête.

La femme aux deux valises était arrivée de Carinthie au printemps par le train du matin. Elle s'appelait Helena. Mais ça, on ne l'a appris qu'en automne par le journal, il disait Helena M. Pour nous, jusque-là, elle était tout simplement M^{lle} Lena ainsi qu'elle s'était présentée. Pour moi, une gentille demoiselle qui faisait des gâteaux secs. Et pour Pepi, donc pour Jožef D., elle était sa chère demoiselle Lena et peu de temps après : ma Lena.

Elle venait d'un village de Carinthie, on disait qu'elle avait été un temps ouvrière dans une usine textile. Ensuite, elle avait fait une école de secrétariat et, quelques années plus tard, elle s'était installée chez nous, elle et sa vie de célibataire, tout à fait solitaire au début.

Le monde qui n'existe pas encore et qui va naître sous nos yeux dans l'histoire que raconte Danijel est, des cieux jusqu'à la terre, nimbé de silence. C'est dans ce monde que se déroule l'histoire dont les bases sont aussi solides que la mémoire et l'imagination d'un enfant. C'est pourquoi elle est à son affaire dans les rêves et la réalité, dans les deux à la fois.

Dans ce monde qui n'existe pas encore, il y a des rêves où les gens et les choses ouvrent la bouche sans prononcer un mot et où ils se déplacent devant les yeux de l'âme qui ne voient encore rien. C'est l'invisibilité et l'inaudibilité de la durée infinie. Qui n'est pas absolue car, à un moment donné, elle est coupée par le son, crr, crr, des

souliers ferrés sous lesquels sont coincées de minuscules pierres. Tout de suite après, un rai de lumière tombe à travers l'écartement des rideaux et se pose sur les yeux. Je sens cette lumière, raconte Danijel, elle est un peu chaude bien sûr, c'est la lumière du soleil et, quand j'ouvre les yeux, je la vois comme un scintillement à la surface d'un lac inconnu, un rayon entre les branches d'arbres inconnus, qui s'enfonce profondément dans la terre, là où se cache une tendre mousse verte. C'est le commencement du monde : souliers ferrés sur le pavé, rayon de lumière, voix dans le lointain, je sais que c'est une voix sortie des rêves, la voix du roi David qui marche sur les toits de sa capitale.

C'est par un matin de printemps que commence le monde. Dans un silence immobile où il n'y a aucun mot, aucun bruit de cocotte, aucun sifflement ni aucun chant, un silence que je n'aurais absolument pas entendu si quelque chose n'avait bougé, mouvement de pieds, multitude de pieds, fourmillement de pieds, un silence que j'entends soudain parce que, sous mes paupières baissées, je vois le fourmillement du mille-pattes humain. Au même moment, j'entends les souliers ferrés glisser sur le pavé de la rue, les minuscules pierres prises sous leurs semelles crissent désagréablement.

Et maintenant aussi, j'entends le mille-pattes se diriger au petit matin vers la porte de l'usine qui va l'engloutir. Les marteaux-pilons frapperont ensuite, peu après, par-delà les toits des maisons proches et, dans les rues

étroites, on entendra un grand fracas, le laminage de l'acier, les coups étouffés des marteaux-pilons, le gémissement des fraiseuses, le sifflement ardent des machines à souder. J'entends ce boucan se déplacer vers la montagne proche de la ville, il se perd dans les ravins où se déversent les ruisseaux et redescend avec leurs rapides jusqu'à la rivière et, mêlé à son bruissement, il s'enfuit au loin dans la plaine.

J'entends les pas, les nombreux pas, les coups des lourds souliers sur le sol dur, le martèlement de l'infanterie d'usine dans la longue rue. Tous les jours, sous ma fenêtre, des hoplites marchent, encore à demi endormis, le regard absent, songeant à la nuit printanière, au sommeil et aux chimères qu'ils ont laissés dans leur lit, à leur femme restée dans la cuisine, aux rêves où ils marchaient dans d'autres rues, dans d'autres pays. Et ils marcheront encore l'après-midi, peu après que la sirène aura hurlé, le martèlement de leurs pas encore plus fatigués se déversera dans mes oreilles en même temps que le bruit sourd des marteaux-pilons de l'usine, tous les matins et tous les après-midi, troupeau anonyme qui entre et sort à son rythme quotidien de marche, de sommeil, de rêves, de sirènes.

Cette horde qui, tous les matins, tel un immense troupeau d'animaux énormes et lents, bisons, mammouths ou rhinocéros aux larges sabots allant et venant régulièrement du bord de la rivière à la savane, la grande prairie, la taïga, à ces grandes surfaces vert clair sur les

cartes du professeur Fabjan, cette troupe qui entre dans l'usine aux grands marteaux-pilons puis repart dans sa demeure, sa chaude cuisine et ses cabinets, cette masse entretient le pays, c'est elle, foule sombre sans visage, qui fait vivre le grand État, du nord au sud, d'est en ouest. Il se nourrit de sa marche et de son enthousiasme militant lors des rassemblements et des défilés ; telle une mer sur laquelle flottent des volées de drapeaux rouges, cette foule ondule devant les yeux de ceux qui sont sur des tribunes, sur des podiums en bois qui ont été installés sur les grandes places uniquement pour leur permettre de regarder la mer frémissante du fidèle peuple travailleur à leurs pieds. Ceux des tribunes disent qu'un nouveau monde est en train de naître. Les autres, en dessous, dans la foule sombre, agitent des banderoles et des drapeaux en lançant des vivats. Quand Danijel était encore tout petit, ils criaient : Qu'on nous donne des fusils, on ira à Trieste ! Aujourd'hui ils ne réclament plus de fusils, aujourd'hui ils ne sont plus qu'un mille-pattes qui entre dans l'usine et en sort. Et qui fait du boucan dans les meetings et les matchs de foot.

Tous les matins, le tumulte du monde explose du silence. C'est l'avènement du monde. Des souliers ferrés sur le pavé. Une phalange d'hoplites grecs sortie tout droit des histoires du professeur Fabjan. Un troupeau de rhinocéros. Un rayon éclatant de lumière. Le matin.

Le printemps. Ce n'est pas seulement le martèlement des souliers ferrés et le fracas des marteaux-pilons, c'est aussi la rivière, la forêt, les hautes montagnes. Et le silence dans lequel on n'entend que le clapotis de l'eau contre la berge, le paisible remous du trou d'eau. Silence de la beauté puissante et immémoriale de toutes les choses qui sont ici depuis toujours.

La large rivière coule sous la berge plantée de grands acacias blancs. Au-dessus d'elle, il y a la forêt, en son milieu, une île verte. Danijel s'allonge dans l'herbe haute de la prairie au bord de l'eau. Il regarde le scintillement à la surface de la rivière, il écoute le bruissement du vent dans les frondaisons, tel un jeune animal il entend tout, même des choses dont il n'a pas conscience, l'explosion printanière, sauvage et silencieuse, de la chlorophylle dans le feuillage et une voix dans le lointain qu'on peut à peine distinguer dans ce silence bourdonnant. Bruissement calme de la rivière.

Il ferme les yeux et il est invisible. Comme lorsque l'on se réveille brusquement. On voit ses rêves et on voit le monde autour de soi. On est entre clairvoyance et confusion, entre éveil et sommeil. C'est un monde intermédiaire, pas vrai ? Quoi ? Dis que c'est vrai, père, toi qui sais tout. Ce n'est pas son père qui sait tout, c'est le professeur Fabjan. Et aussi pater Alojzij. Où sont les nuages et où est la terre, où sont les horizons des rêves, qu'y a-t-il au-delà des rêves ? Est-ce l'éveil ? Si c'est l'éveil, alors il faut avoir les yeux ouverts. Ouvre les yeux, ouvre-les, immédiatement.

Ouvre les yeux pour voir, pour toucher, pour sentir, pour comprendre, pour la passion, pour l'amour, pour le silence, pour le bruit, pour tout ce qui nous accompagne quand on entre dans le monde.

Dans les flots de la vie. L'agitation de la vie afflue de partout dans la ville, dans les rues, sur les toits, dans les caves humides. Son flux arrive des hautes montagnes et de leurs abîmes de pierre ; des feuilles aussi, des troncs d'arbres, de l'écorce, des racines. Et au-dessus de tout ça plane le frémissement imperceptible de petits nuages invisibles, ce sont les âmes qui sont parties dans le cosmos et qui reviennent parfois tournicoter au-dessus du pays où elles vivaient autrefois. Danijel était fermement convaincu de ça, et pas seulement à cause du père Alojzij qui savait si bien parler des âmes. Les Russes et leurs vaisseaux qui tournaient là-haut avaient un peu abîmé l'idée. Pourtant il s'était rassuré : ils ne peuvent pas voir les âmes parce qu'elles sont invisibles, leurs petits nuages sont complètement transparents jusqu'à en être indécétables. Comme l'air ou le ciel, la nuit, quand brillent les étoiles.

Danijel n'est pas ici, il est parti quelque part, loin. Et les yeux fermés, il voit tout, il voit le monde entier. Non seulement les choses merveilleuses et proches, l'éclat verdoyant de l'herbe, le clapotis de l'eau sur les pierres de la berge, les joviales marchandes de quatre-saisons, des enfants courant sur une passerelle, le tremblement des étoiles dans le ciel nocturne, le clapot de la mer sur

une côte lointaine, le reniflement du chien sur la trace d'un animal – la vie ! L'orage d'été, le souffle des hommes par grand froid, les plaques de glace le long de la berge l'hiver, la soupe boueuse dans la rue, l'automne. Le frémissement des feuilles sur un arbre, un bouleau. Les feux de printemps dans les champs, la fumée disséminée sur le paysage par un tourbillon de vent. Il lui suffit de fermer les yeux et tout ça est dans ses rêves, mais quand il les ouvre, tout est là, il voit, il entend, il sent tout.

M^{lle} Lena partait de bonne heure au travail et revenait tôt l'après-midi. Elle gardait ses distances, comme on dit, et les premières semaines, elle ne reçut aucune visite. À l'époque et dans cet univers, ses manières polies mais réservées étaient assez inhabituelles. Tout, au printemps, grouillait de vie dans les cours et les couloirs des maisons, les gens se parlaient par les fenêtres ouvertes, ils se rendaient les uns chez les autres sans s'annoncer – quand quelqu'un s'ennuyait, il allait frapper à la porte d'un voisin dans son bâtiment ou dans un autre. Les mères, d'une voix chantante, semblable à celle du muezzin du haut de son minaret, appelaient leurs enfants pour qu'ils rentrent.

C'est justement, dit Danijel, parce qu'elle n'avait de relations avec personne qu'elle me semblait assez mystérieuse. J'ai fait ce que certainement bien des gens avaient envie de faire mais y ont renoncé parce qu'ils

auraient été assez gênés d'être surpris devant sa porte, lognant dans l'intimité de son appartement.

Un soir, alors que les marteaux de l'usine se taisent, que la journée printanière décline et que les ombres se couchent sur les fenêtres, alors que s'assombrissent les devantures de la longue rangée de maisons, Danijel se glisse par l'escalier en pierre jusqu'à la porte de l'appartement de Lena. La lumière brûle derrière la porte vitrée. Il reste dans le couloir, dans l'obscurité, et tend l'oreille pour savoir si quelqu'un ouvre une porte dans la maison. Comme un jeune animal aux aguets, tous ses sens en alerte, il est prêt à bondir de l'entrée sombre et à s'enfuir dans la cour. Et si quelqu'un entre dans le hall, il est prêt aussi. Il filera dans l'escalier et courra jusqu'à l'appartement familial. Rien de tel ne se produit. Il se tient devant la porte de Lena et, le cœur battant, se penche même contre la vitre. Par l'espace entre les rideaux de dentelle, il voit Lena, assise à sa table, en combinaison, d'une main, elle se peigne, de l'autre, elle tourne le bouton du poste de radio. Il entend les sons de la station, ça parle en plusieurs langues, ça siffle et ça bruisse, à la fin, on perçoit une musique lente, violon et piano. Lena reste assise un moment, elle pose le peigne, se lève, enfle une veste, elle prend un livre sur l'étagère près du poste de radio et va s'allonger sur son divan le long du mur. Elle écoute la musique, elle lit. Elle sourit à quelque chose qu'elle vient de lire, elle laisse tomber le livre sur sa poitrine, croise les mains derrière la tête et contemple le plafond. L'étoffe

soyeuse glisse au-dessus de son genou souple et rond, le cœur de Danijel bat plus fort. Il respire profondément, la vitre devant ses yeux se couvre de buée, rapidement il l'efface de sa main moite, Lena ne sourit plus et regarde vers la porte. Danijel se fige.

L'après-midi, elle rentrait du travail, préparait son déjeuner, et ensuite se peignait devant un miroir, ah, comme je suis belle. Elle était belle, quand elle libérait ses cheveux, qu'ils tombaient sur ses épaules rondes, sur les bretelles de sa combinaison soyeuse et qu'elle commençait à les coiffer lentement – alors, elle était particulièrement belle. Elle avait l'air esseulée aussi. Plus elle était belle, plus elle était seule. Il n'y avait personne pour admirer sa beauté. Du moins à sa connaissance.

Elle était allongée avec un livre, parfois ses jambes s'écartaient un peu, alors le bord de sa culotte blanche brillait. Peut-être sentait-elle pendant un instant que quelqu'un l'observait, elle jetait un coup d'œil vers la porte.

Elle ne sait rien encore, tout est à venir.

Un après-midi, elle l'invita à manger des gâteaux secs.
– J'ai fait des biscuits, dit-elle aimablement, tu en veux ?

Danijel hocha la tête, embarrassé. Maintenant il allait se retrouver avec elle dans l'appartement qu'il observait le soir, quelquefois aussi la nuit.